

La primauté du corps et non la primauté de la perception :
comment le corps connaît la situation et la philosophie.

E.T. Gendlin,
Université de Chicago

Extrait de : *Man and World* 25, (3-4) p. 341-353, 1992

Original disponible sur www.focusing.org

Traduit par P. Vermersch, A. Absil & M. Devillers en *Expliciter. Le journal de l'association GREX (Groupe de recherche sur l'explication)*, no. 74, 41-47;
http://www.expliciter.fr/IMG/pdf/expliciter_74.mars_2008.pdf

La primauté de la perception mène à un problème traditionnel. Fondamentalement, la perception implique une donnée, claire ou non, quelque chose qui existe *pour* quelqu'un, qui lui arrive ou qui est présent *devant* lui. La perception reste un «être-pour». Si on commence par la perception, alors l'interaction paraît consister en deux «percepts» individuels.

Le «percept» est une sorte d'écran séparateur. Qu'il en soit ainsi n'est pas une erreur. L'écran séparateur est dans la nature même de la perception. L'erreur, c'est uniquement de commencer par la perception. La perception, c'est le fait de détenir une donnée. Alors cette perception ne peut pas être la forme fondamentale de la vie. La plante *est* interaction directe avec son environnement, sans donnée perceptuelle en face d'elle. Son corps n'existe pas au préalable, pour interagir seulement ensuite. Plus exactement, sa croissance et ses processus vitaux consistent en une telle interaction avec l'environnement. Et notre corps aussi est fait de cette interaction avec l'environnement. Ce type d'interaction est assurément antérieur à la possession des données perceptuelles.

Quand la philosophie examine la perception, cela ne peut pas mener à considérer seulement un «percept», quelque chose qui se présente, un objet constitué, *entre* le corps et l'environnement. Bien sûr, on sait que les percepts n'existent pas en tant que tels, ils présupposent l'existence d'un corps, ils ne dérivent pas comme ça tout seuls, au préalable. Mais si l'on commence par examiner la perception, alors le «percept» se positionne en premier et se sépare du sujet percevant ; il le place derrière lui et fait du corps un simple sujet percevant.

Je voudrais montrer combien cette façon habituelle de procéder est étrange. Un «percept» n'existe réellement qu'en tant que trouvant sa voie, ou se découvrant (*présenté* à quelqu'un, ou *venant* à lui). Il existe seulement pour quelqu'un. Et pourtant il se présente comme une chose qui existe. Le «percept» est une branche élaguée, il s'élague lui-même, comme s'il pouvait être une chose en soi, alors qu'on sait parfaitement qu'il n'en est rien. C'est dans la nature même de la perception, d'être quelque chose qui arrive à quelqu'un.

La perception sépare ce quelqu'un, comme venant en second, sous-entendu, en arrière seulement de ce qui est déjà un «percept». Une fois que le «percept» est pris pour ce qu'il paraît être, alors le sujet percevant ne peut guère ajouter grand chose. Traditionnellement, le sujet percevant n'ajoutait presque rien, juste la possession de, la conscience de, juste le percevant du «percept», le 'de' manifeste du «percept».

La construction scientifique de l'univers est faite de «percepts» et schémas similaires *présentés* devant nous. Elle transforme les êtres humains et les animaux en des êtres présentés – dans un espace devant nous (ou devant quelqu'un). Mais nous ne sommes pas la chose présentée, nous sommes celui à qui elle se présente. Le destinataire est fondamentalement dans toute chose présentée et ne peut pas être une donnée présentée. Par conséquent, nous, humains, ne pouvons nous trouver nous-mêmes dans l'image scientifique, puisqu'elle est faite d'objets présentés. Nous semblons être les percevants de – ou les constructeurs de – l'image, comme si nous étions extérieurs à l'univers, des percevants n'apparaissant pas dans le «percept».

Se mettre à la philosophie en étudiant la perception favorise l'idée que les organismes vivants ne peuvent entrer en contact avec la réalité qu'à travers la perception. Mais le fait est que les

plantes *sont* en contact avec la réalité. Elles sont interactions, sans aucune perception. Notre propre corps vivant est aussi constitué d'interactions avec son environnement, et cela ne disparaît pas simplement parce que nous faisons aussi l'expérience de la perception. Au contraire, pour nous c'est quelque chose de complémentaire, en bien des manières. Le corps animal – y compris le nôtre – se perçoit lui-même et de ce fait, nous percevons l'être vivant interactionnel que nous sommes. En ayant cette perception de lui-même, notre corps perçoit son environnement physique et les situations humaines dans lesquelles il se trouve. La perception des couleurs, des odeurs et des sons n'en est qu'une petite partie.

Notre corps se perçoit lui-même dans le vécu de nos situations. Notre corps fait notre vécu. Il est infraction avec l'environnement, il interagit en tant que corps, pas seulement à travers ce qui lui est transmis par les cinq sens. Il ne reste pas tapi dans son coin, l'œil collé aux cinq judas de la perception.

Ce que le mot « perception » indique n'englobe généralement pas la manière dont le corps vivant *est constitué* d'interactions avec le monde. La « perception » est habituellement quelque chose qui apparaît devant – ou à – un corps. Mais le corps est aussi une interaction en ce sens que quand il respire, il ne perçoit pas seulement la froidure de l'air. Il se nourrit : il ne se contente pas de voir et de sentir la nourriture. Il grandit et il transpire. Il marche ; il ne perçoit pas seulement la résistance solide du sol. Quand il marche, ce n'est pas que pour se déplacer d'un point à un autre dans son espace, mais plutôt pour aller quelque part. Le corps perçoit la situation dans son ensemble, et il nous presse implicitement, il nous influence pour l'action suivante. Il se perçoit lui-même vivant la situation, dans tout son contexte global.

Dans toute situation, nous agissons, pas simplement en nous fondant sur des couleurs ou des odeurs (même pas seulement dans l'interaction des cinq sens, dont chacun se retrouve dans les autres), ni simplement en nous déplaçant dans un espace géométrique. Mais nous agissons plutôt à partir de notre sens corporel à propos de chaque situation. Sans ce sens corporel de la situation, nous ne saurions ni où nous sommes, ni ce que nous allons faire.

L'intentionnalité d'interaction de notre corps ne doit pas être interprétée comme quelque chose de seulement latent, simple travail préalable d'un corps au stade pré-linguistique, pré-culturel. Il faut plutôt la voir comme étant toujours avec nous, encore maintenant. En ayant la sensation de lui-même, le corps fonctionne comme notre sens de chaque situation. Ce serait une grave omission que de faire l'impasse sur ce rôle auto-sensible du corps, et de tenter de constituer le monde à partir des « percepts » des cinq sens.

Nous n'éprouvons aucune difficulté à répondre à ceux qui pensent que nous ne pouvons parler de rien avant le recours au langage. Certes, il existe des différences culturelles une fois qu'il y a langage. Nous ne nous intéressons pas à un corps *sans langage*. Il s'agit plutôt, à partir du fonctionnement du corps dans le présent, et encore, d'une façon plus large que par le seul langage, que nous puissions montrer sa primauté et son antériorité. Il s'agit des fonctions accomplies par le corps *avant et après* l'intervention du langage. Alors, il peut aussi être évident que le corps fonctionne de façon cruciale dans une voie trans-historique. Toutefois, ce ne sont pas les cinq sens, mais l'interaction sensible du corps qui endosse le langage et l'histoire – et qui toujours continue à les dépasser. Par exemple :

Merleau-Ponty dit que nous sentons l'espace derrière nous. Considérons un instant que ce soit vrai ; vous pouvez sentir l'espace derrière vous.

Faut-il encore appeler cela « perception » ? Il ne s'agit ni de la vue, ni de l'ouïe ou du toucher, ni de l'ensemble des cinq sens. Il s'agit plutôt d'un sens corporel direct dont on dispose et auquel on a recours en permanence.

Vous sentez derrière vous, non seulement l'espace, mais aussi les objets visibles qui remplissent l'espace. Vous sentez derrière vous les gens vers qui vous pouvez vous tourner et leur parler. Ces personnes sont une partie de la situation dans laquelle vous vous trouvez au moment présent et vous les sentez comme faisant partie intégrante de votre perception de cette situation précise. Vous pouvez sentir comment votre sens corporel présent, paisible, se modifierait si vous décidiez maintenant de vous tourner et de dire quelque chose tout haut à ces personnes. Le fait que vous n'allez pas le faire est entièrement inclus dans votre sens de la situation présente, que vous avez maintenant, d'une façon corporelle.

Imaginons qu'un soir à la nuit tombée, vous soyez en train de rentrer chez vous et que vous vous sentiez suivi par un groupe d'individus. Vous ne *percevez* pas seulement leur présence. Vous ne les entendez pas seulement, là, dans cet espace derrière vous. Votre sens corporel comprend aussi, instantanément, votre espoir que peut-être ils ne vous suivent pas, ainsi que votre inquiétude et un grand nombre d'expériences passées – beaucoup trop nombreuses pour faire l'objet d'un tri – et aussi, certainement, le besoin de faire quelque chose : marcher plus vite, modifier votre itinéraire, vous réfugier dans une maison, vous préparer à vous battre, courir, crier [...].

Mon [...] exprime le fait que votre sens corporel englobe beaucoup plus de choses qu'il n'est possible d'énumérer, plus que ce à quoi vous pouvez songer en pensant à une chose à la fois. Et cela ne contient pas seulement ce qui est là. Cela laisse supposer aussi un mouvement pour faire face à la situation. Mais cette suggestion d'un prochain mouvement étant encore un [...] votre mouvement actuel n'est pas encore arrivé.

Puisqu'il inclut tout cela, le [...] n'est pas une simple perception, même si, assurément, il contient de nombreuses perceptions. Alors, s'agit-il d'un sentiment ? C'est certainement une sensation (un ressenti ?), mais « sentiment » signifie d'ordinaire émotion. Le [...] inclut des émotions, mais aussi tant d'autres choses. Alors, serait-ce quelque chose de mystérieux et d'inconnu ? Non, nous l'avons toujours ce sens corporel de la situation dans laquelle nous nous trouvons. Vous-même l'avez en ce moment, car autrement vous seriez désorienté : vous ne sauriez plus où vous êtes ni ce que vous êtes en train de faire.

N'est-il pas étrange qu'aucun mot ou expression de notre langage n'existe encore pour le désigner ? « kinesthésique » renvoie uniquement au mouvement ; « proprioceptif » se rapporte aux muscles. « Sens et sensation » ont des usages multiples. Il n'y a donc aucun mot courant pour désigner cette sensation corporelle tout à fait familière de la complexité des situations que nous vivons, accompagnée de l'évaluation rapide des différentes alternatives plus nombreuses que ce que nous ne sommes capables d'envisager séparément. En thérapie, nous appelons maintenant cela un « ressenti » (*felt sense*). Cette expression peut *dire le [...]*, mais seulement si elle accompagne le [...].

Remarquez bien qu'un [...] est implicitement complexe, plus encore que ce qui est déjà conçu ou perçu. Dans l'exemple que j'ai pris, cela englobe de nombreux mouvements possibles, et plus encore : le [...] implique le mouvement suivant – il l'exige, il pousse à le faire, il *est* l'implication du mouvement consécutif, mais après-et-avec tout ce que cela inclut, ce mouvement *est comme encore non défini*.

Le [...] *est interaction*. C'est la façon qu'a le corps de vivre la situation. Votre situation et vous-même ne faites pas deux, comme si les choses extérieures constituaient une situation sans vous. Et votre sens corporel n'est pas non plus séparé de cette situation, il n'est pas seulement interne. Assurément, ce n'est pas une simple réaction émotionnelle au danger. C'est cela, mais en incluant aussi une plus grande part de la complexité de la situation que ce que vous pouvez voir ou imaginer. Votre [...] corporel *constitue* la situation où vous vous trouvez. Il ne s'agit pas d'un objet perçu devant ou même derrière vous. Le sens corporel *est* la situation, une interaction en soi, et non un mélange de deux choses.

Pourrait-on affirmer que le [...] est simplement *indéterminé* ? Moi, je prétends qu'un tel [...] n'est pas du tout déterminé. Bien plus, il est plus *déterminé* que toute autre chose déjà conçue. Vous pouvez voir cela au fait que le mouvement suivant, au moment où il arrive, semble avoir tenu compte d'un nombre plus important d'éléments que tout ce qui est conçu peut apporter. On voit que cette fonction corporelle contient plus que les possibilités contradictoires. Si c'était seulement cela, elles ne pourraient se trouver réunies : elles s'annuleraient mutuellement. En revanche, votre corps peut les contenir ensemble et en plus, il les met dans la balance et fait le lien entre elles, en tant que mouvements possibles. Si vous vous battez, ils sont trop nombreux ; si vous criez, vous pouvez être immédiatement attaqués ; si vous courez, ils feront la même chose ; si vous entrez dans un immeuble, ils vous suivront ; si vous ... Vous n'avez pas le temps de réfléchir à chacun des mouvements possibles séparément, mais ces mouvements sont à l'œuvre implicitement dans votre senti corporel [...], qui agit pour déterminer le mouvement que vous allez faire en réalité.

Le [...] est plus déterminé que toutes les généralisations que vous pouvez défendre. Les alternatives ne sont pas des choix juxtaposés ; au contraire, elles se rencontrent (avec les autres implicites) de façon à utiliser leurs informations internes sur le mouvement à venir.

Bien entendu, ce projet n'est pas idéal. Il n'existe pas de «totalité » exhaustive, comme si le corps faisait le total toutes les possibilités. Plus tard vous pourriez très bien penser à quelque chose qui aurait dû entrer en ligne de compte, alors que cela n'a pas été le cas. Ce que je veux seulement dire ici, c'est qu'un [...] est loin d'être indéterminé. Plus exactement, il y a beaucoup plus d'éléments qui entrent en jeu pour déterminer le mouvement qui va venir, quand on part d'un tel [...] corporel. Un [...] est plus *déterminant* que toute autre chose déjà conçue.

Alors faut-il « se fier » à cela – comme on le conseille souvent – *plutôt que* d'analyser la situation ? Je répondrai que non, pas « plutôt que ». Vous voudriez bien avoir recours à toute la pensée explicite que vous pouvez exploiter. Mais assurément, même si vous en avez le temps, vous ne voudriez pas avancer sans le *plus* contenu dans le [...]. Par exemple, supposons que parmi les mouvements possibles, le seul qui vous laisse une chance soit de changer de direction, de rentrer à l'intérieur d'une maison. Mais supposons que cette idée crée chez vous, dans votre corps, la sensation d'être pris au piège. Supposons encore que vous n'arriviez pas à comprendre pourquoi vous éprouvez cette sensation. Alors choisiriez-vous cette solution ? Je dirais que non. Attendez un moment ; une meilleure idée pourrait venir, ou alors choisissez l'une des autres possibilités.

Supposons maintenant que vous n'êtes pas seul, mais avec quelqu'un qui a une grande expérience des mauvais quartiers, son travail l'ayant peut-être habitué depuis des années à se protéger dans ce genre de rues, la nuit. Supposons maintenant que vous lui suggériez de changer de direction, de rentrer à l'intérieur d'une maison, mais que cette idée le rende très mal à l'aise dans son corps – et supposez qu'il ne sache pas dire pourquoi. Voudriez-vous ignorer que [...] ?

Plus tard, l'autre pensera peut-être à une expérience passée, contenue implicitement dans le [...] ?).Peut-être s'est-il trouvé un jour coincé entre une porte d'entrée ouverte et une porte intérieure fermée à clé. Mais le [...] ne se limite pas à des informations anciennes, déjà élaborées. Vous pouvez constater qu'il est plus complexe, car à la suite de et avec autant d'expériences anciennes, le [...] corporel est capable d'induire et de générer quelque chose de nouveau.

A partir des formes contradictoires seules, on ne pourrait obtenir que de l'indétermination. Mais le corps animal fonctionne aussi à la suite de et avec toutes les constructions humaines. Il approfondit les différentes possibilités et peut élaborer quelque chose de nouveau. Quand finalement vous élaborez votre mouvement, votre geste peut très bien être quelque chose dont vous n'avez jamais entendu parler.

Un artiste se tient devant un tableau inachevé, le médite, le regarde, le sent, émotionnellement et corporellement, il vit un [...]. Supposons que le [...] de cet artiste soit fait d'insatisfaction. Est-ce une réaction émotionnelle, une simple tonalité de sensation ? Pas du tout. Implicitement, il y a dans le [...] la formation de cet artiste, l'expérience de nombreuses ébauches et beaucoup d'autres choses. Mais il y a plus encore : le [...] est aussi la suggestion implicite du trait suivant, qui est encore à venir. L'artiste réfléchit à « ce que cela demande ». Cela nécessite d'ajouter un trait, d'en effacer un autre, de déplacer quelque chose [...].L'artiste essaie une chose et une autre, et encore une autre, qu'il gomme chaque fois aussitôt. Le [...] est assez exigeant. Il reconnaît à chaque fois l'échec de chaque tentative. Il semble savoir très précisément ce qu'il veut et il sait que ces essais ne sont pas ce qu'il sent. Plutôt que d'accepter ce genre d'essai, un véritable artiste préfère laisser un dessin inachevé, parfois durant des années.

Dans cet exemple, le dessin est nouveau ; il n'a jamais existé auparavant, et le mouvement suivant non plus. Un [...] corporel peut exiger de façon impérieuse quelque chose qui n'a jamais existé avant. Faute d'être mis en oeuvre, ce mouvement pourrait ne jamais se présenter, sauf si cela s'impose par un [...]. Considérons-nous cela comme une intuition inexplicable ? Ou peut-on penser que le corps vivant possède une telle façon d'être qu'il pourrait avoir ou être cette information et cette nouveauté impérieuse ?

Le corps nous incite à expirer après avoir pris une inspiration. Il induit la prise de nourriture lorsque nous avons faim, et la défécation après la digestion. Le corps vivant induit ses propres étapes. Cette façon d'induire et d'influer sur notre façon d'agir est en général attribué uniquement à des processus répétitifs. Mais nous voyons que le corps prend également en charge l'élaboration de situations tout à fait nouvelles, et alors il induit l'étape suivante à laquelle il peut faire prendre forme.

Le corps vivant *est* interaction avec son environnement ; il s'agit donc par conséquent d'informations sur l'environnement. Le [...] corporel peut contenir une information qu'il n'est pas (ou pas encore) possible de mettre en mots. Pouvons-nous cependant concevoir le corps de manière à comprendre comment il lui est possible de contenir (ou d'être) une information ? Ce n'est pas l'utilisation courante du mot « corps ».

Merleau-Ponty a permis au corps de ne pas être considéré simplement comme une chose « sentie » parmi d'autres (comme c'est d'ailleurs encore le cas dans le domaine de la physiologie). Pour lui, le corps, sentant les choses de l'intérieur, est un centre de perception interne-externe, non pas simplement perçu, mais aussi percevant.

Cela a fait faire un grand pas à la philosophie. Maintenant, allons encore un pas plus loin. Nous avons remarqué que le corps n'est pas simplement un centre de *perception*, ni seulement un centre de *mouvements*, mais qu'*il agit et parle en situation*.

Jusqu'à présent, je me suis efforcé de développer trois thèmes : le sens corporel après le langage va au-delà du langage. Il est plus que constitué, et il fonctionne de manière interactionnelle.

Maintenant, je veux seulement aborder deux autres points : la pensée à la limite (le TAE) et l'ordre de la primauté.

Le TAE (Thinking At the Edge : (penser à la limite, penser au point d'émergence)

Comment se fait-il que le [...] corporel possède toutes ces informations, plus que ce que nous sommes capables de penser à la fois, et qu'il soit aussi capable de parvenir à utiliser sa créativité pour s'accorder aussi délicatement ? D'après notre conception classique du corps physiologique, rien de tout cela ne devrait lui être possible. Alors comme c'est le cas, essayons d'imaginer un corps vivant fait de telle sorte qu'il pourrait être information et créativité.

Si nous pensons au corps vivant ni en tant que mécanisme simplement perçu ni percevant mais en tant qu'interaction avec son milieu, alors bien sûr le corps EST information sur l'environnement.

Les corps des organismes animaux constituent de complexes interactions avec leur milieu. A partir d'un seul os de squelette ancien on peut reconstruire non seulement l'animal tout entier mais aussi, à partir de son corps, son milieu de vie. De la forme de ses pieds, on peut déduire la nature du sol qu'il foulait. Des caractéristiques de sa cavité stomacale, on peut connaître sa nourriture et le gibier qu'il chassait. Même mort, un corps renferme encore toute une série d'informations implicites sur son milieu. Vivant, son processus vital corporel contient bien plus d'informations implicites. Et cette sensibilité corporelle suggère et génère chez l'animal le mouvement suivant.

A la naissance, nous sommes déjà bien plus qu'une ardoise vierge. Lorsqu'il vient au monde le corps implique déjà très finement la connaissance de son environnement. L'enfant de l'homme laisse supposer implicitement l'existence du sein et de la mère (Stem 1985). Les perceptions pénètrent un environnement déjà suggéré, avec lequel les cinq sens sont déjà reliés. Les bébés viennent au monde avec une connaissance implicite du bon maternage, une forme de communication interpersonnelle déjà en cours, la complexité de la syntaxe déjà en place. Toutes ces réalités n'ont pas besoin des perceptions pour exister.

Bien sûr, le corps que nous avons maintenant n'est pas exactement comme il était *avant* et *sans* le langage. Mais ce corps originel fonctionne encore maintenant. Après l'apparition du langage et avec lui, il fait des suggestions implicites et va au-delà du langage.

Votre corps d'avant le langage continue à vivre aussi au-delà du langage maintenant, lorsque vous m'écoutez. Quand vous m'entendez parler, ce ne sont pas vos mots à vous que vous avez en tête. Néanmoins, votre corps vivant retient qui vous êtes, votre passé et tout ce que vous connaissez. Ce que je dis pénètre tout cela.

Si nous comprenons le corps comme étant en interaction avec son environnement, nous ne devons pas nous limiter aux animaux doués de sensations. Les plantes, même sans système de perception, sont des processus vivants corporels. Elles aussi déduisent spontanément les prochains mouvements.

En disant ceci des plantes, j'utilise cette conception de notre corps interactionnel pour élaborer l'idée de corps vivants susceptibles de se développer dans le nôtre. Pour la formulation de cette analyse philosophique en des termes nouveaux, se reporter à mon livre *A Process Model* (On peut le télécharger sur focusing.org).

Par ailleurs, si l'on prend maintenant les choses à l'envers, *cette* conception des corps vivants – y compris les plantes – expliquerait pourquoi, si le corps avait la sensation de lui-même, ce sens corporel pourrait être une quantité considérable d'informations sur son environnement et aussi pourquoi, s'il vivait plus profondément ces informations, il pourrait utiliser sa créativité pour agir. Et alors, si ce corps auto-sensible pouvait aussi *penser* et intégrer ce [...] corporel à sa pensée, il penserait toujours *après l'apparition des formes langagières et conceptuelles, avec elles, mais avec plus encore. Ce plus encore* serait réaliste puisqu'il *serait* l'interaction corps-environnement.

Tout acte de pensée implique plus ou moins le [...] corporel. Prenez, par exemple, n'importe quelle phrase ordinaire. Au beau milieu de cette phrase, vous éprouvez une sensation inachevée de comment [...]. Vous ne connaissez pas la fin et déjà, pendant que la phrase se développe [...].

Il a semblé, récemment, qu'il n'existe pas de langage permettant de discuter de ce qui est plus que le langage. Puisque nous trouvons que cela continue de fonctionner tout le temps que nous parlons, alors bien sûr cela fonctionne aussi pour me permettre de parler de son fonctionnement.

Et c'est aussi avec ce [...] que nous pensons. Nous nous posons à nous-mêmes un problème ou une série de pensées. Il y a ceci et cela et cette autre chose, et puis si nous nous laissons distraire et perdons le contact avec le [...], nous reconnaissons le terrain familier. Ceci et cela et cette autre chose, et ah [...]. C'est là qu'arrive la nouvelle pensée.

Mais ce n'est pas un grand mystère. Nous devons penser avec un [...], tous les jours, dans de nombreuses situations. Même si la même situation n'est que légèrement gênante, cela nous fait hésiter. Nous connaissons les choses habituelles que nous pouvons dire et faire, mais [...]. La façon dont le corps est la situation dépasse ce que nous sommes capables de conceptualiser en concepts ou d'exprimer avec des mots. Alors nous pensons mieux avec le [...], nous pensons avec la manière dont notre corps prend, vit, est la situation.

Ainsi, la question n'est pas que vous avez uniquement votre perception de moi, ou que nous avons entre nous nos perceptions réciproques l'un de l'autre. C'est plutôt que nous influençons l'un l'autre, sur les plans corporel et situationnel, que nous le sentions ou non, que nous le voyions ou non. Mon attitude chaleureuse ou hostile influencera votre état corporel du moment, que vous le perceviez ou non. Vous la découvrirez peut-être là, si vous sentez la façon dont votre corps appréhende la situation.

Le [...] corporel est réaliste. Il *est* interaction, et puisque l'interaction est déjà en cours, c'est bien sûr une interaction possible avec le monde. Donc, bien sûr, nous pouvons grâce à cela apprendre quelque chose sur la réalité. Le [...] est toujours, de façon réaliste, une interaction et, de ce fait, il est légitime. Comme on le voit en thérapie, ce peut être principalement (mais jamais tout à fait) une situation passée. Il peut être réaliste aussi à propos de quelque chose de nouveau qu'il vit et fait depuis très récemment, quelque chose qui n'a jamais été fait auparavant. Ainsi nous comprenons comment le corps peut penser au-delà de tout ce qui a jamais été formulé, comment il sent les choses aux limites de la pensée.

C'est pourquoi j'encourage mes étudiants à accorder une attention très soigneuse à toute sensation éprouvée en lisant et en réfléchissant – excitation, perplexité, confusion, malaise

indéfinissable. Ce qu'exprime un organisme humain n'est jamais anodin, jamais indéterminé. Au premier abord, cela paraît être un simple comportement autiste. Mais le corps est toujours interaction préalable ; il ne peut pas ne pas contenir d'informations implicites avec lesquelles et à partir desquelles nous pouvons réfléchir. Tout être humain attentif à un [...] a une pensée qui se situe aux limites de la connaissance humaine. Cela requiert également un savoir-faire conceptuel et philosophique qu'il m'est impossible d'aborder ici. Il faut au moins être familier de nombreuses stratégies théoriques et de nombreux mouvements classiques, de façon à ne pas avoir une seule option possible, sans autre recours.

Décomposer quelque chose en parties distinctes modifie la chose. Cela peut la détruire, mais pas si nous gardons la totalité du [...] avec nous pour accompagner notre réflexion. Alors, cette décomposition peut faire avancer le [...], le modifier d'une façon qui lui permette de se développer. Si notre pensée suit cette voie, nous pouvons aussi trouver et corriger des erreurs. A partir d'un [...], il existe des critères plus-que-logiques nous permettant de savoir quel mouvement doit être reporté, quelle ligne satisfait le projet qui n'existe pas encore. Nous pouvons dire quand cette décomposition d'un [...] le « développe » plutôt qu'elle ne le « détruit ».

Nous sentons ce qui développe la vie animale et végétale et ce qui s'y oppose. Nous sentons quel comportement sera déshumanisant, trop confortable, ou lequel sera une sorte de fuite liée à un sentiment de culpabilité. Nous pouvons sentir à quel moment ce que nous pensons constitue une sorte de magma gluant interne impossible à pénétrer. Nous savons quand nous avons tissé un pont ténu de logique superficielle au-dessus d'un problème non résolu.

Ces critères internes de report d'un [...] corporel, ne nous garantissent pas de l'erreur, mais ils montrent que l'erreur existe – et aussi, par conséquent, la vérité – avec une pensée qui est plus qu'une forme.

L'ordre

Commençons avec le corps tel que nous venons de le re-concevoir, en nous libérant de l'ordre traditionnel débutant par la perception, en ajoutant des relations ou des interactions, puis du langage et de la pensée. Je rejette cet ordre ancien. Par exemple, selon Pierce, les sensations font partie de la « *primauté* ». On les suppose *opaques comme* les couleurs, les odeurs ou les textures. Elles sont simplement ce qu'elles sont. Examinez-les aussi profondément que possible, dans la couleur il n'y a que de la couleur. Je rejette l'idée de ce caractère de « *primauté* » (voir Moen, 1992, pour une lecture de Pierce dans laquelle la primauté n'est pas opaque).

Si l'on suppose que le fond de la réalité est fait d'opacités, alors n'importe quelles relations entre elles doivent être des *relations externes*, qui leur sont *amenées*. Rien, dans une couleur ou une odeur, n'affirme fondamentalement une relation avec une autre couleur ou odeur. Dans une couleur, il n'y a rien, que de la couleur. Pour établir un rapport entre ces opacités, il est nécessaire qu'une force ou un mouvement agisse sur elles. Pierce appelait cela « *secondarité* ». Ensuite, en troisième position viennent les relations de langage, de pensée et les universaux, types et formes conceptuels. Ces derniers doivent se répandre sur nous à partir d' d'une source inconcevable.

Cet ordre tire son origine de l'opacité et de l'absence de relations apparentes des données sensorielles de la perception. Toute chose plus complexe doit leur être amenée, imposée d'en haut. L'empirisme repose sur l'adjonction de nos procédures à la nature, sur le fait de « *torturer la nature* », comme disait Bacon. On doit toujours apporter quelque chose aux sensations parce qu'elles n'ont rien à *l'intérieur* d'elles-mêmes. C'est pour cette raison qu'Heidegger a eu recours aux généralités les plus extérieures pour trouver les déterminants ultimes de la pensée, au-dessus du sommet de cet ordre décroissant. C'est pourquoi, pour Hegel et Derrida, tout est différence.

Merleau-Ponty va au-delà de tout cela, mais ses concepts de « *première chair* » et de « *seconde chair* » conservent encore quelque chose de l'ancien premier et second ordre. Bouleversons complètement cet ordre. Si l'on commence avec le corps de perception, il faut

ajouter plus tard une interaction et une complexité trop importantes. Les perceptions ne sont pas le fondement. Il existe en premier lieu une complexité corporelle interactionnelle et implicite – *et celle-ci est encore avec nous au moment présent*. Ce n'est pas le corps de perception qui est élaboré par le langage, c'est plutôt le corps dans son vécu en interaction avec son environnement. Le langage élabore la façon dont le corps suggère la situation dans laquelle il se trouve et le mouvement qu'il aura ensuite. Nous sentons notre corps, non comme des perceptions élaborées, mais comme ressentant corporellement des situations, le corps global interactionnel nous oriente et nous donne de savoir ce que nous faisons.

Que direz-vous de tout cela ? Vous n'avez probablement pas exprimé grand-chose de votre réaction *par des paroles*. Et pourtant depuis le début, cette réaction va en s'amplifiant. A quel endroit se situe-t-elle ? Même si vous n'avez pas eu le temps de la décomposer en pensées discrètes, elle est là. Si vous vouliez parler maintenant, où dirigeriez-vous votre attention pour trouver vos commentaires ? C'est une sensation corporelle – d'excitation peut-être ou encore de malaise et de désaccord, et pourtant vous sentez bien que c'est à l'intérieur que la chose est complexe. Elle implique de votre part une connaissance de la philosophie et beaucoup d'autres choses. C'est une suggestion corporelle d'une façon de parler et de penser. A quel endroit le trouver ? S'agit-il d'un implicite dans des schémas perceptuels externes ? Non. Mais si maintenant vous accordez de l'attention à votre sens corporel, un grand nombre de pensées naissantes [...]